

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

AGRICULTURE.

DE L'ÉPIERREMENT.

Quand le sol laisse apercevoir de grosses pierres à sa surface, il faut, si elles sont peu volumineuses, tenter de les enlever ou les diviser au moyen de la poudre à tirer, lorsque le premier moyen se trouve insuffisant. Si elles sont trop difficiles à enlever, et qu'il soit trop dispendieux de les diviser au moyen de la poudre à tirer, il convient de les enfouir profondément. Pour ce qui concerne l'épierrement proprement dit, il demande à être fait avec prudence. Il est utile dans les terres à fonds sablonneux, parce que la présence des pierres, en concentrant beaucoup de chaleur, augmente la disposition qu'à cette espèce de sol à s'en laisser pénétrer et dessèche les racines. On épierre chaque année au moment des labours, mais il faut bien se garder de tout enlever. L'expérience a prouvé qu'un épierrement complet détruit la fécondité des champs.

Dans les terres froides, dans les terres aquatiques, compactes et glaiseuses, les cailloux sont nécessaires, ils y agissent mécaniquement en les divisant ; sur les côtes arides, ils offrent un obstacle à un trop prompt écoulement des eaux. C'est pour remédier à l'absence des pierres dans les terres entièrement glaiseuses, qu'en quelques pays on fait cuire de cette même glaise qu'on répand ensuite sur le sol après l'avoir brisée, afin qu'elle prenne l'apparence de petits cailloux ou de gravier et puisse diviser et rendre meubles les terres, donner aux eaux un écoulement plus facile et en rendre l'évaporation moins prompte.

L'épierrement doit se faire rigoureusement dans les jardins et les prairies ; ailleurs et surtout dans les terres froides et glaiseuses, il ne faut enlever que les pierres très grosses et non les autres.

—0000—

DESTRUCTION DES PLANTES NUISIBLES.

La destruction des plantes nuisibles est une des plus importantes des opérations rurales et qui demande le plus de persévérance. Toute négligence à ce sujet rend les récoltes pour longtemps médiocres et même mauvaises, et compromet toutes les chances de succès. Ces plantes, la plupart vigoureuses, dont les germes se développent facilement, végètent avec force, s'emparent du sol, consomment la nourriture préparée pour les semences utiles et les étouffent en les privant d'air et de lumière. Ces plantes se multiplient très rapidement par leurs racines ou par leurs grai-

nes ; la plupart résistent aux plus grandes sécheresses et apportent des désordres dans l'estomac quand ils se mêlent à la nourriture de l'homme et des bestiaux. Par exemple, la nielle donne au pain de l'amertume ; l'ivraie mêlée au blé nouveau cause l'ivresse, des nausées, des vomissements, la torpeur ; le senevé ou fausse moutarde brouté par les bestiaux les expose au goullement. De semblables propriétés nécessitent la destruction de ces plantes ; mais quels moyens avons-nous pour arriver promptement et avec certitude à ce but ? Il est impossible de s'opposer aux effets de l'atmosphère qui charrie au loin les germes nuisibles des plantes à aigrettes ou dont les semences sont ailées et particulièrement à l'action lente du senevé et autres graines huileuses qui demeurent longtemps en terre sans se développer et sans perdre leur faculté germinative ; mais nous pouvons facilement leur enlever la faculté de se reproduire, en ne les laissant point monter en graines et en purgeant nos semences de tout ce qui leur est étranger. Les labours répétés et faits à propos et les hersages croisés sont les moyens généraux de destruction à employer.

Les labours en changeant les surfaces à des époques différentes et à des intervalles plus ou moins rapprochés, détruisent les germes de beaucoup de plantes nuisibles en les exposant à l'action de la chaleur, de l'humidité et en les privant de la profondeur dont ils ont besoin. Les hersages profonds, répétés, croisés et faits avec des herses pesantes, à dents longues et serrées, arrachent les racines traçantes, tel que le chiendent, qui s'étendent horizontalement et se propagent par drageons ou boutures. A l'aide de la herse on réunit ces plantes et racines, on les fait sécher et on les brûle ou bien on les amonçèle pour les faire pourrir.

La culture des pois, du sarrasin et de toute autre plante très touffue est un moyen secondaire de destruction des plantes nuisibles ; cette culture les étouffe promptement en les privant de l'air nécessaire à leur développement. La culture de la patate, des fèves, des navets, &c. qui demande de fréquents binages, détruit aussi un grand nombre de plantes nuisibles. La conversion d'une terre arable en prairie a aussi un salutaire effet. La destruction des chardons s'opère au moyen de la faux dans les champs non ensemencés et avec quelque autre instrument dans ceux qui le sont. Il faut faire cette opération importante par un temps favorable, c'est-à-dire lorsque la terre est sèche et à l'époque où les chardons ne peuvent plus repousser et avant qu'ils donnent leurs graines. Il ne faut pas se contenter d'arracher ceux qui sont dans les champs cultivés, il faut détruire encore toutes les tiges qui se trouvent le long des chemins. Sans cette précaution ce sont à peu près peines perdues, car les grains des pieds ou-

blés ne tardent pas à venir infecter les terres labourées ; elles y sont portées par le vent le plus léger.

—00000—

DES LAPINS.

Comme les lapins ne forment pas en ce pays un objet d'exploitation rurale et qu'ils ne se trouvent que dans quelques maisons, comme objet de curiosité seulement, nous ne dirons rien ici de son éducation et nous nous contenterons de dire quelques mots sur l'avantage qu'on retirerait de l'introduction de ce précieux animal dans nos basses cours. Le lapin se recommande tout à la fois par une chair tendre et savoureuse, par sa fourrure très utile dans la chapellerie et par son fumier propre à l'engrais des terres froides. Il subsiste de toute espèce d'herbes et de grains et ne dédaigne pas même le foin, le son, les patates, les déchets des légumes de la cuisine, les écorces des arbres, &c. Il produit beaucoup, chaque femelle pouvant mettre bas sept fois par an et le nombre des petits s'élevant chaque fois de cinq à dix. On a, par un calcul fort exacte, constaté que huit lapins bien entretenus produisent annuellement en Europe deux cents lapereaux. Si l'assertion n'est pas exagérée, le poil des lapins seuls, employé en France par la chapellerie, met chaque année 20 millions de francs en mouvement ; la main d'œuvre y ajoute deux tiers de valeur et cette seule branche de produit fait circuler plus de 60 millions.

—00000—

L'APPARENCE DES BLÉS CETTE ANNÉE.

Les céréales et surtout le blé qui donnaient l'espoir d'une récolte abondante ont bien changé d'aspect depuis quelque temps. La mouche hessoise en déposant ses larves nombreuses dans les épis du blé et même de l'orge est venue porter le désappointement dans le cœur du cultivateur. On s'accorde à dire que les ravages qu'elle fait surpassent de beaucoup ceux de l'année dernière. Plusieurs avaient pensé qu'en semant le blé plus tard que de coutume la mouche aurait fait son passage avant la formation de l'épi ; leur espoir a été frustré et même il paraît que le dernier blé a souffert plus que le premier semé. Comme personne ne sème de blé d'automne dans les environs, nous ignorons s'il a été attaqué et à quel point il l'a été. C'est là un fait dont il serait important de s'assurer, afin que, s'il était épargné ou moins endommagé que les autres variétés, on pût en étendre la culture, quoique sous d'autres rapports il ne soit pas aussi avantageux que le blé de Mars ou de printemps.

—00000—

Nous lisons dans le *Vindicator* :

« La récolte de laine dans l'état de Vermont, en ce moment prête à être portée au marché, est estimée se monter à trois millions de livres, qui à 3lbs. 12 la livre (c'était le prix l'année dernière) donnerait 12 millions de francs ! Nos cultivateurs seraient bien à présent de tourner leur attention vers cette précieuse récolte et pour cela

d'éviter de tuer leurs agneaux. Ils trouveraient un grand avantage en cela l'année prochaine, vu que la laine est en demande pour les manufactures locales. »

—00000—

LES FRUITS.

Il est très fâcheux de voir nos campagnes presque dénuées de fruits, qu'il serait facile de se procurer à peu de frais. Le petit nombre d'arbres à fruits que l'on y trouve sont en général de très mauvaise qualité, quoique les fruits et surtout les pommes réussissent très bien en ce pays. C'est aux propriétaires aisés qu'il appartient d'éclairer les cultivateurs et de les encourager dans la plantation des arbres fruitiers. Il ne devrait pas exister une chaumière, à la quelle est jointe quelque morceau de terre, qui ne possédât quelques arbres à bons fruits. Ce genre de récolte, qui s'obtient si facilement, serait d'une grande ressource nutritive pour la population, non seulement pour l'été, mais encore pour tout le cours de l'année : car il est facile de faire sécher au four la plupart des fruits, telles que prunes, pommes. Il est à remarquer que ce genre de culture n'exige presque pas de travaux et demande peu de terrain, puisque sous les arbres à fruits on peut avoir du foin, des légumes, &c. Tous les bestiaux et surtout les chevaux et les bêtes à cornes sont fort friands de fruits et surtout de pommes.

Les avantages nombreux qui peuvent résulter de la culture des bonnes espèces de fruits sont bien compris par les Américains. Lorsqu'aux États-Unis on parcourt les campagnes, on y trouve, près de chaque habitation, un verger ou un jardin planté d'arbres. Les villages en sont entourés et il est peu de ménage qui ne fassent habituellement usage de fruits. Les fruits secs y forment un objet assez considérable de commerce. Il serait à désirer que nos sociétés d'agriculture accordassent des primes d'encouragement aux cultivateurs qui, à l'exemple de nos voisins, planteraient des fruits de bonne qualité. Ce serait pour le pays une ressource immense surtout dans des années de disette.

On a dit souvent que les fruits produisent des dysenteries ; il n'y a pas de préjugé plus faux. Si les fruits produisent cette maladie quelquefois, c'est qu'ils ne sont pas mûrs. « Le plus grand mal qu'ils puissent faire, dit un médecin célèbre, c'est en fondant les humeurs et surtout la bile, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée ; mais cette diarrhée même mettrait à l'abri d'une dysenterie. »

A. C.

—00000—

NOTRE CULTURE.

J'ai vu dans un de ces anciens journaux, que nous devons en grande partie l'extension de la culture de la pomme de terre ou patate dans le district de Montréal aux leçons comme aux exemples d'un respectable curé d'une paroisse qu'il desservait pendant quarante ans, durant lesquelles il ne cessa de faire aussi des efforts pour faire naître et nourrir chez ses paroissiens le désir de donner de

l'éducation à leurs enfans et pour leur en fournir les moyens.

Disons maintenant que l'usage de semer des graines de plantes graminées pour avoir des pâturages plus abondans qui s'est déjà graduellement introduit dans plusieurs parties de la province est le fruit des avis d'un petit nombre d'hommes éclairés qui d'abord ont eu bien de la peine à se faire écouter; mais qui ne se laissant pas rebuter par ces défauts ont fini par engager quelques cultivateurs à faire de ce genre des expériences qu'ils ont eu le bonheur de voir couronnées d'heureux succès.

Je connais tel citoyen dont les sollicitations ont eu l'effet d'engager deux habitans chacun de paroisses différentes à faire l'essai de cette méthode jusqu'alors absolument inconnue dans ces endroits. Leurs voisins témoins de l'avantage de ses résultats les ont imités. Il s'est étendu depuis de proche en proche dans ces paroisses et de même dans les paroisses voisines, on peut avec raison espérer de la voir bientôt devenir général.

Voici maintenant quelques faits dignes de la plus sérieuse attention. Autrefois la paroisse du Sault au Récollet dans l'île de Montréal ne produisait pas assez de foin pour la consommation, elle en achetait une grande quantité des lieux voisins.

Un homme industriel et de quelqu'instruction ayant fait l'acquisition d'une terre dans cette paroisse, entreprit d'y faire des prairies artificielles et réussit. Ses voisins l'imitèrent; et en peu d'années le produit de la paroisse en ce genre a pu non seulement suffire aux besoins de ses habitans; mais encore les mettre en état d'en fournir au marché de Montréal.

Jusqu'alors on s'était occupé fort peu de l'éducation des animaux, parcequ'en outre de la rareté des fourrages, la culture des patates introduite d'abord, mais négligée pendant un temps considérable après la conquête, prit de l'accroissement en même temps que celle du foin devenait plus commune.

Deux cultivateurs canadiens s'apercevant du parti qu'on pourrait tirer de l'abondance de ces nouvelles productions pour nourrir des animaux en plus grand nombre, augmentèrent surtout celui de leurs vaches, firent du beurre et du fromage en quantité, ce qui les mit par contre-coup en état d'élever comme d'engraisser plus de cochons qu'ils n'avaient fait jusqu'alors.

Leurs profits se sont multipliés d'autant, ils ont tous deux fait une fortune honnête. On doit ajouter que le nombre de ceux qui cultivent actuellement ces branches d'économie rurale, à leur imitation, s'en accroît graduellement depuis quelques années, et que l'aisance devient par cette raison beaucoup plus générale.

Il n'est pas moins digne d'attention que le gout des boissons spiritueuses comme les habitudes d'indolence et de dissipation ont diminué dans les mêmes proportions que l'aisance est devenue plus commune, parcequ'elle est le fruit du travail et de l'industrie qui sont comme on ne saurait trop le répéter la source des vertus publiques et privées.

D'autres avantages ont encore été le résultat de la multiplication des animaux. Les autres productions du sol ont également augmenté parce que les fumiers sont en plus grande abondance sans compter que la culture de la

patate prépare avantageusement le terrain pour celle du blé comme pour celle des autres céréales.

Il est pourtant vrai de dire qu'il se trouve encore dans cette paroisse des cultivateurs qui sont en arrière; mais je crois que de beaucoup le plus grand nombre a sous ces rapports fait des progrès qui leur font honneur; et on a raison d'espérer que ceux qu'ils feront seront à l'avenir encore plus rapides.

Cette paroisse est je pense une de celles qui peut se glorifier d'avoir une des premières donné ces exemples salutaires. Elle ne devrait pas s'arrêter dans cette carrière. En faisant leur propre bonheur et celui de leurs familles ses habitans seraient les bienfaiteurs de leur pays et mériteraient la reconnaissance de leurs concitoyens.

On ne saurait trop engager ceux qui s'occupent de la façon du beurre et du fromage à mettre plus de variété dans la culture des plantes légumineuses qui pourrait servir en même temps à la nourriture des hommes et à celle des animaux.

Outre que le produit des pommes de terre ou patates n'est pas toujours également abondant; qu'il manque même par fois presque totalement on sent de qu'elle importance il serait d'y pouvoir suppléer celle des betteraves, des carottes, des navets n'est pas moins avantageuse, le produit des premières surtout l'emporte sur celui des patates quand on sait leur donner les soins nécessaires. On doit ajouter que les vaches aux qu'elles on donne en partie de ces racines pour nourriture, jouissent généralement d'une santé beaucoup meilleure, donnent du lait en plus grande abondance et d'une qualité supérieure.

On ne doit pas non plus manquer de faire, en passant, observer, que le produit d'un arpent semé de blé ne peut guère année commune produire que de quinze cents à deux mille livres pesant de nourriture pour les hommes et les bestiaux; tandis que la même quantité de terrain peut au moyen de ces légumes, à peu près donner dix milliers pesant, et que les betteraves en particulier quand elles sont bien cultivées peuvent en donner beaucoup davantage.

Un autre objet n'est pas moins important. On a déjà fait connaître depuis un grand nombre d'années dans des articles des journaux les avantages qu'on pouvait retirer de la chaux comme engrais. Le nombre de ceux qui savent lire est bien exigüe dans la classe des cultivateurs. Ceux qui demeurent dans les campagnes, ont eux mêmes reçu quelque éducation et seraient capables d'apprécier des observations de cette nature, ne s'occupent guère plus d'en donner communication et surtout d'appuyer sur leur importance auprès des cultivateurs eux-mêmes, de leur persuader de les mettre à profit.

C'est au point que quoique l'on ait fait paraître dans les gazettes à plusieurs reprises des observations relatives à cet objet, qu'on ait fait par la même voie publier dans le temps des expériences faites-en ce genre avec le plus heureux succès dans quelques parties de la province, à peine quelques habitans ont-ils eu recours à ce moyen facile et réellement peu dispendieux de rendre au sol des vieilles terres sa fertilité.

Les carrières de pierres à chaux sont d'une abondance extrême dans la partie de l'île de Montréal dont il vient d'être question, en même temps que l'exploitation est très aisée; on peut assurer les habitans de ces endroits comme ceux de plusieurs des paroisses voisines, où la chaux n'est

pas moins abondante qu'il leur serait facile au moyen de cette espèce d'engrais de doubler bien vite, même en peu d'années de quadrupler leurs récoltes en grains comme en légumes et par là même les produits de leur économie rurale, puisque leur abondance leur fournirait les moyens de nourrir encore un plus grand nombre d'animaux. D'ailleurs aucun engrais n'est plus favorable au blé, froment et aux autres céréales.

On ne saurait laisser ce sujet sans faire observer que dans les paroisses qui se trouvent entre St. Anne dans le district des Trois-Rivières et St. Augustin dans celui de Québec, les carrières à chaux ne sont pas moins, et sont peut-être plus abondantes que dans l'île de Montréal. On se plaint assez communément de la stérilité du sol dans quelques unes de ces paroisses. On pourrait indiquer des habitans qui tirent à peine de quoi subvenir aux besoins de leurs familles, de terre d'une assez grande étendue pour les faire vivre dans beaucoup plus que de l'aisance.

Comment se fait-il que si peu de ces personnes songent à tirer parti de cette source de richesses? Ne pourrait-on pas ajouter de même que les vaches y sont rares; parce qu'on y manque de pâturages surtout de moyens de les nourrir pendant des hivers encore plus longs que ceux que l'on éprouve dans la partie supérieure de la province? Cependant il est vrai, de dire aussi qu'on s'occupe à peine, surtout le long du fleuve, de la culture des navets les plus propres à leur climat, de celle de la rave de Suède ou grosse betterave. Celle des betteraves des jardins et des carottes en grand s'y trouve inconnue comme elle l'est dans presque tout le reste de la province, surtout dans les paroisses qui se trouvent plus bas que Québec, et en particulier au nord du fleuve au-delà du cap Tourmente.

Avant de finir on croit devoir faire observer, que quand on a commencé d'abord à faire des efforts dans le pays pour introduire la culture des patates, on l'a repoussée comme on repousse aujourd'hui celle des navets, des carottes et des betteraves, qui ne sont pas moins productives et qui serait également, peut-être même plus avantageuse. Puissent ceux qui réunissent l'intelligence et l'activité à la constance, faire pour ceux-ci ce que d'autres ont fait avant eux pour la première.

Je n'ai pas besoin de dire à ceux auxquels la nature n'a pas fait le refus d'un cœur, que faire du bien est la plus douce des satisfactions qu'un homme honnête et vertueux puisse goûter. Dans ce moment surtout, y travailler devient plus que jamais un devoir véritablement impérieux.

Minerve.

ECONOMIE, INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE.

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

suite.

Quinzième siècle.

Descendons de ces importantes découvertes, qui changent la face du globe et améliorent le sort de ses habitans aux inventions d'un ordre inférieur, mais qui ont aussi leur utilité et leur intérêt.

La taille du diamant est au nombre de ces dernières; elle ne doit son origine qu'au hasard. Louis de Berguem l'essaya le premier, à Bruges, en 1450. Ce jeune homme, qui sertait à peine des classes, n'était pas initié dans le travail de la pierrerie; il avait éprouvé que deux diamans s'entamaient si on les frottait l'un contre l'autre; il ramassa la poudre qui provenait de ce frottement, et à l'aide de roues de fer qu'il inventa, parvint à polir et à tailler les diamans avec cette poudre. Les anciens tiraient dans les premiers temps leurs diamans d'Éthiopie; on en tira ensuite des Indes, de l'Arabie, de Chypre et de la Madagascarienne: on ne les tire aujourd'hui que de Golconde et du Bengale. Les mines qu'on exploite ne sont connues que depuis quelques siècles.

On attribue aussi au hasard la découverte de celle de Golconde. Un père aperçut une pierre qui jetait de l'éclat; il la ramassa et la vendit pour un peu de riz à quelqu'un qui n'en connaissait pas mieux la valeur. De main en main elle tomba enfin dans celles d'un joaillier; la chose fit du bruit, et chacun de chercher les lieux où le diamant avait été trouvé. Les recherches ne furent pas long-temps infructueuses, et l'on finit par découvrir dans les roches les plus arides du royaume de Golconde une mine de diamans. Plus de trente mille ouvriers sont occupés à les extraire; plusieurs d'entre eux en avalent pour les vendre ensuite à des Européens. Avant cette importante découverte, on ne voyait des diamans qu'aux dames de la plus haute condition. Agnès Sorel fut, dit-on, la première qui en orna sa belle chevelure.

Le plus magnifique des diamans connus est celui du grand-mogol, qui est estimé près de douze millions. Notre régent en vaut cinq. La célèbre Catherine paya trois millions celui qu'elle acheta. Ce dernier diamant passe pour avoir formé un des deux yeux de la statue de Scheringham, dans le temple de Brama: un grenadier français, amoureux des beaux yeux de la statue, s'introduisit dans l'enceinte sacrée et réussit à en voler un, qui passa par bien des mains avant d'arriver à l'impératrice.

Un nommé Claude Briagues trouva plus tard le moyen de graver sur le diamant.

Puisque nous sommes au milieu des cours et du luxe des souverains, passons des diamans aux carrosses.

En 1457, la reine de France reçut du roi de Hongrie un cadeau qui étonna beaucoup la capitale: c'était un char *brulant et moult riche*; mais pendant long-temps elle fut seule à jouir du plaisir de se promener ainsi: les seigneurs féodaux en repoussèrent l'usage, et nous voyons encore en 1588 Jules de Brunswick défendre à ses vassaux de se servir de carrosses. "C'est avec bien du chagrin, leur dit-il, que nous nous sommes aperçus que l'usage mûr et louable de monter à cheval armé de toutes pièces s'est affaibli dans nos principautés, comtés et seigneuries; il faut en chercher la cause dans l'habitude qu'ont prise nos vassaux de s'ennuyer et de se faire traîner en carrosse."

L'infante d'Espagne Marie avait, en 1631, un carrosse de verre dans lequel deux personnes avaient place. Du temps de François Ier. on n'en comptait que trois dans Paris: ils appartenaient à la reine, à Diane de Poitiers et à René de Laval, que sa grosseur monstrueuse empêchait de monter à cheval. Ces carrosses avaient de grandes portières de cuir qu'on abaissait pour y entrer. L'usage des places nous est venu d'Italie; c'est Bassompierre qui, sous

Louis XIII, en fit mettre le premier à son carrosse. Vers le milieu du dix-septième siècle on ne comptait dans Paris que trois ou quatre cents voitures ; on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, non comprises celles de leur âge . . .

Louis XI avait cependant établi des postes dans son royaume ; mais les postes n'étaient pas à leur naissance ce qu'elles sont aujourd'hui : des courriers chargés des dépêches royales servirent d'abord seuls le despotisme inquiet et soupçonneux du monarque. Il améliora peu à peu cette institution, qui devint après lui utile à tous les Français.

Il avait fixé des stations, des gîtes, où des chevaux de postes étaient entretenus. Les particuliers purent se servir de ces chevaux en payant dix sous par cheval pour chaque traite de quatre lieues.

Le comte de Taxis établit à ses dépens des postes en Allemagne, et en 1616 il reçut de son empereur reconnaissant la charge de général des postes pour lui et ses descendants.

C'est au milieu du quinzième siècle que fut établi le premier mont-de-piété. Quelques habitans de Pérouse en Italie, touchés du malheur du peuple qui gémissait sous la tyrannie des usuriers, formèrent une masse d'argent pour être employée à secourir les habitans dans leurs besoins. On la déposa dans un bureau où l'on trouvait à emprunter sans intérêt, en laissant seulement un gage pour la sûreté du prêt. Ceux qui, dans la suite, empruntèrent de fortes sommes, payaient pour les frais un dédommement médiocre. Cet établissement fut nommé mont-de-piété ; on en forma depuis en Italie et en Flandre sous le nom de lombards. Quelques auteurs ont dit que ce fut Léon X qui, par une bulle de l'an 1515, autorisa le premier les monts-de-piété ; mais cette bulle même dit que Paul II les avait approuvés.

Nous semblons fort avancés en civilisation, et cependant nous voyons encore au quinzième siècle bien des choses qui ressemblent à l'enfance des arts et des institutions. J'en pourrais citer de nombreuses preuves ; mais ce serait nous éloigner de notre sujet et agrandir un cadre qui doit être restreint. Je préfère renvoyer mes lecteurs au troisième volume de l'ouvrage plein d'érudition que vient de publier M. Monteil sur l'état des Français aux cinq derniers siècles.

—————00000—————

CONSERVATION DES FRUITS SANS LES CONFIRE NI LES SÉCHER.

On cueille les fruits par un temps sec et on les couvre avec soin de papier que l'on attache avec du fil. Au moyen de ce fil, dont on a les extrémités dans la main, on plonge les fruits dans un bain de cire maintenue en fusion. Aussitôt que le papier est entièrement recouvert d'une couche de cire on retire les fruits qui par ce moyen sont préservés du contact de l'air. On peut conserver ainsi des melons, des concombres, &c. Quand on veut expédier ces fruits, on les enveloppe dans du papier ordinaire et on les emballe dans des caisses ou barils contenant du son ou de la sciure de bois.

—————00000—————

CONSERVATION DU LAIT.

Prenez des bouteilles bien séchées et parfaitement in-

dores. Versez-y le lait nouvellement trait. Les bouteilles pleines, bouchez-les solidement avec du liège, et consolidez le bouchon avec de la ficelle ou du fil de fer. Placez-les dans une chaudière avec de la paille entre elles. Remplissez la chaudière d'eau froide et mettez-la sur le feu ; dès que l'eau commence à bouillir, vous enlevez le feu et vous laissez le tout refroidir lentement. Lorsque les bouteilles sont entièrement froides, on les retirera et on les emballera avec de la paille ou de la sciure de bois pour les mettre dans un endroit froid. Du lait conservé de cette manière a été transporté dans les Indes Occidentales et rapportée en Dannemark.

—————00000—————

GELÉE DE GADELLE AU MIEL.

Une dame de notre connaissance nous communique la recette suivante pour faire de la gelée de gabelle au miel, au lieu de sucre.

Prenez : miel commun, quatre livres,
eau, - - - une pinte ;

Faites bouillir sur un feu doux, quand le syrop commencera à prendre consistance, passez-le à travers un linge blanc pour en séparer l'écume. Remuez-le sur le feu pour finir de le cuire. Vous aurez un syrop clair, agréable au goût et absolument semblable au syrop de sucre.

Prenez ensuite gadelles égrenées, quatre livres, et mettez-les dans le syrop bouillant. Quand les gadelles seront crevées et auront rendu tout leur suc, passez les à travers un tamis pour en séparer le marc, que vous laisserez égoutter sans exprimer, ce qui troublerait la liqueur, que vous remettez cuire jusqu'à consistance de confiture. Si on veut ajouter des framboises, on diminuera d'autant les gadelles.

—————00000—————

BOISSONS POUR LES MOISSONNEURS.

On sait combien est dangereux, pour les gens qui travaillent aux champs, l'usage de l'eau pure, pour peu qu'elle soit froide et qu'ils aient chaud. En plusieurs endroits on cherche à prévenir ce danger par quelque autre breuvage. En voici un qui est tout à la fois économique et d'un goût agréable :

Prenez une bonne cuillerée de miel, une cuillerée de vinaigre, de whiskey ou de quelque autre spiritueux et une cruche d'eau ordinaire et mêlez bien le tout. On peut diminuer ou augmenter la quantité d'eau, mettre plus ou moins de miel, plus ou moins de whiskey ou de vinaigre, selon la force plus ou moins grande et la saveur qu'on veut donner à cette boisson. Elle est très rafraîchissante et elle préserve des maladies occasionnées par les grandes chaleurs.

—————00000—————

SCENCES MORALES.

Influence de l'instruction sur la moralité de l'homme.

Le jour où un homme libre devient esclave, il perd la moitié de son âme et de ses vertus premières ; et, au contraire, le jour où un esclave devient homme libre, il sent

redoubler toute la puissance de son être, et son âme s'agrandit et devient capable des plus hautes vertus.

Donnons donc aux hommes, et surtout aux hommes de la classe nombreuse que le défaut d'éducation prive de grands secours, le précieux sentiment de cette dignité par lequel ils s'élèvent à leurs propres yeux et feront tous les efforts qu'exige la vertu pour que l'on s'estime soi-même. Or, quels sont les moyens de faire pénétrer ce sentiment dans les âmes ? Il y en a plusieurs :

1^o. De montrer que les plus grands hommes sont sortis des classes les plus obscures.

2^o. Que les sages, les législateurs de tous les temps se sont fait un devoir d'honorer les hommes de toutes les conditions.

3^o. Que c'est à eux que l'on doit les plus admirables découvertes dont se glorifie l'esprit humain dans la carrière de l'industrie et souvent des sciences.

De grands hommes sont sortis de la classe la plus obscure : voyez en effet, dans l'antiquité, où le genre humain gémissait sous le poids du plus horrible esclavage. Combien de noms illustres parmi les esclaves. Lokman, Esope, Phèdre furent tous trois esclaves, et tous trois, Lokman dans l'Inde, Esope dans la Grèce et Phèdre à Rome, furent les inventeurs de l'Apologue. Epictète, la gloire du Portique, porta également les chaînes.

Dans la classe ouvrière, jeune encore, Protagoras allait au bois et en rapportait des fagots pour se procurer la subsistance. Cléante, afin de pouvoir étudier le jour, tirait de l'eau chez un jardinier pendant la nuit. Pauvre sculpteur, Socrate n'avait pas de quoi s'acheter un manteau. Mêlerai-je le sacré au profane ? Le divin fondateur de la plus belle morale qui ait jamais été donnée aux hommes, humble charpentier, n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Franchissons l'espace ; dans les premiers siècles de notre moderne Europe, d'où naissent les gloires qui répandent sur elle tant d'éclat ? Du néant....

L'abbé Suger, dont la statue brille aujourd'hui parmi celles des grands guerriers et des grands ministres sur le pont Louis XVI, de qui était-il fils ? On l'ignore. C'était un enfant trouvé, mais il travailla pour le peuple, et la patrie honore sa mémoire. Autre héros de l'humanité, St. Vincent-de-Paul ne fut-il pas tour-à-tour précepteur, la pire des conditions, esclave et galérien.

Instruire l'homme des classes pauvres, c'est donc lui donner le sentiment de sa dignité, c'est l'arracher à la débauche et au vice.

Etendre, agrandir ses idées, c'est imprimer un nouvel essor à l'industrie nationale.

—0000—

INFLUENCE DE L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE SUR LES MŒURS.

En prenant l'économie domestique pour la sage dispensation que chacun fait de ses richesses et en considérant comme richesse tout ce qui a une valeur, on voit tout de suite que l'habitude de cette vertu engendre l'amour du travail et de l'ordre, la tempérance, la probité, l'indépendance, la sincérité, la bienfaisance, les affections de famille et toutes les qualités qui naissent de celles-là ; on voit aussi que ce n'est que par elle que les hommes peuvent se

procurer du loisir et donner aux arts, à l'industrie, aux sciences le développement dont elles sont susceptibles.

La prodigalité ou la dissipation des richesses engendre autant de vices que l'économie produit de vertus ; qui voudrait les compter tous serait obligé de faire le catalogue de la plupart des mauvaises habitudes et des misères qui affligent l'humanité. Le besoin et l'ignorance, qui naissent de la dissipation des richesses, engendrent à eux seuls les trois quarts des vices et des crimes qui abondent dans tous les pays. La corruption, que facilite l'abus des richesses, est une source non moins abondante de vice et de misère.

En même temps que l'économie domestique est de toutes les habitudes celle qui produit le plus de vertus et qui prévient le plus de vices, elle est celle qui convient au plus grand nombre de personnes. Il n'est pas un individu qui ne soit intéressé à l'exercer dès qu'il en a le moyen, et qui ne puisse en l'exerçant produire des biens très grands, soit pour lui-même, soit pour les autres.

Il est des vertus qui ne se pratiquent que dans des circonstances plus ou moins rares : la clémence, la générosité, le patriotisme, le courage, même la bienfaisance, ne peuvent se montrer que dans certaines occasions. L'économie domestique au contraire peut et doit s'exercer chaque jour de la vie ; elle est une vertu de tous les momens, comme elle est de tous les rangs, de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes.

Histoire de Mr. Lambert.

—0000—

ABEILLES SAUVAGES.

Souvent il s'échappe de nos ruches des essaims d'abeilles, qu'on ne peut y ramener. Les jeunes émigrées, à l'instar des premiers habitans civilisés de ce continent, s'enfoncent dans les forêts, où elles forment leurs petites colonies. Là elles vivent libres, loin d'une autre civilisation qu'elles ont peu à redouter. La capitale de leur empire est le tronc de quelque chêne séculaire, où elle n'ont guère à craindre que le sort de Lisbonne, avec la différence qu'un souffle de l'aquilon est pour elles ce que fut un tremblement de terre pour la capitale du Portugal. Quelquefois nos bucherons avec quelques coups de hache renversent ces empires, qui comme d'autres sur notre globe croyaient devoir être éternels, et nous avons vu de ces vainqueurs revenir avec des cuvettes remplies de dépouilles, c'est-à-dire de cire et de miel. Mais la fortune seule conduit les pas et la main de nos bucherons, ils ne savent pas découvrir leurs retraites. Nous trouvons dans Washington Irving un moyen fort ingénieux de parvenir à ce but. Dans un lieu où l'on soupçonne la présence d'abeilles sauvages, on place sur un lieu élevé, un buisson par exemple, un rayon de miel ; c'est un appât pour les attirer. Elles y arrivent bientôt, bourdonnent un instant tout autour, se chargent de miel, s'élèvent en l'air et avec la rapidité d'une flèche se dirigent vers leur demeure. Cependant leur ennemi observe attentivement la direction qu'elles suivent, se dirige dans le même sens, en ayant soin de tenir toujours les yeux fixés en l'air et arrive bientôt au tronc de l'arbre. La victoire est alors facile.

MÉLANGES.

AOUT.

Avant *Auguste*, empereur romain, ce mois était nommé *Serilis*, parce qu'il était autrefois le sixième mois de l'année. Il fut désigné depuis sous le nom d'*Augustus* par les Romains, et ce mot dénaturé est arrivé jusqu'à nous, réduit successivement par les contractions à cette seule syllabe, *oût*. Plus tard *Néron* par imitation, voulait faire appeler le mois d'avril *Neronens*, mais cette tentative n'a pas été sanctionnée par la postérité.

— 00000 —

BERNARD ET MOUTON.

suite.

Tous deux, l'homme et le chien, quand ils n'avaient pas d'argent, couchaient clandestinement sur le bord de la rivière, sur la grève du quai d'Orsay,—dans les vieilles paillasses des gardes-du-corps. Il y avait alors des gardes-du-corps.

Le chien s'appelait Mouton, l'homme s'appelait Bernard. Leurs noms ne leur allaient ni bien ni mal ; l'homme se serait appelé Mouton, le chien se serait appelé Bernard, que personne n'aurait pu y trouver à redire, vu que rien dans leur air ni dans leur tournure n'affirmait ni ne démentait leur nom.

Bernard faisait tous les métiers, faute d'en savoir un seul ; naturellement il était condamné aux plus fatigans, lesquels sont les moins rétribués. Mouton ne savait rien faire, il suivait son maître partout, partageait son pain, lui léchait les mains, lui réchauffait les pieds la nuit, le couvait et l'aimait. Un hiver, Mouton tomba malade, Bernard fut obligé de le laisser deux jours entiers seul sur la paille du quai d'Orsay. Le troisième jour, il n'y avait plus de paille. Mouton tremblait de froid et de fièvre sur la terre humide. Bernard le porta chez un médecin de chiens pour le faire soigner. Le médecin exigea le paiement de huit jours d'avance. Bernard vendit son gilet et sa troisième chemise pour le satisfaire.

Mais la maladie de Mouton était grave ; Bernard venait le voir tous les jours et passait près de lui tout le temps qu'il ne pouvait employer utilement.

Arriva l'appel des conscrits ; Bernard fut obligé de partir. Cela l'eût enchanté si Mouton avait été en état de le suivre, car au régiment on a du pain, un lit, des habits ; mais Mouton ne pouvait encore faire un pas ; il se procura un peu d'argent de la vente de ses hardes, paya deux mois au vétérinaire et partit. Le régiment changea plusieurs fois de garnison. Bernard n'avait qu'un seul souci, c'était son chien. Il amassait de l'argent sou par sou et l'envoyait au médecin ; une fois il chargea de son petit pécule un camarade qui s'en allait en trimestre à Paris. Le camarade but l'argent.

Un jour, Bernard reçut une lettre : elle portait le timbre de tous les endroits par où le régiment avait passé. Elle avait quinze jours de date. Elle était du vétérinaire.

Il n'avait pas reçu le dernier envoi de Bernard, il lui

annonçait que si la pension du chien n'était pas acquittée sous quinze jours, le chien, qui était parfaitement guéri depuis déjà long-tems, serait vendu.

Un frisson parcourut le corps de Bernard ; son cœur se serra ; il courut chez son colonel la lettre à la main ; mais sitôt qu'il voulut parler, sa voix se brisa en sanglots. Il ne put que tendre la funeste missive et dire, crier en pleurant " Mouton, mon Mouton, mon pauvre Mouton vendu ! "

Le colonel le crut fou ; cependant il pleurait de si bon cœur il y avait quelque chose de si vrai dans sa douleur, de si amer dans ses larmes que le colonel le calma, le rassura et se fit conter l'affaire.

— Mon colonel, dit-il en finissant ; au nom du ciel, au nom de ce que vous aimez le plus au monde, laissez-moi partir ; laissez-moi aller chercher Mouton, laissez-moi partir ou je m'en irai sans permission, je m'enfuirai, je désertterai ; il faut que je voie Mouton, je ne veux pas qu'il soit vendu, mon Dieu ! Mouton vendu !

— Mais, dit le colonel, quand je t'aurai donné une permission, comment feras-tu le voyage ? tu sais que les militaires ne reçoivent rien en route pour ce genre de congé.

— Oh ! je mendierai ; on ne me refusera pas un morceau de pain et de la paille pour coucher. Mon colonel, mon bon colonel, laissez-moi partir !

— Un soldat ne doit pas mendier ; et d'ailleurs, arrivé à Paris, que feras-tu ? Si tu ne peux payer le vétérinaire, il vendra ton chien, malgré ta présence.

— Je ne sais ce que je ferai, mais je ne laisserai pas vendre mouton ; c'est mon seul ami ! sans lui, sans ces caresses, sans son regard intelligent et amical, je me serais jeté vingt fois par-dessus le Pont-Royal. Je ne laisserai pas vendre Mouton. Qu'il va être heureux de me revoir ! je supplierai le vétérinaire, je me mettrai à ses genoux, je le tuera. Il ne vendra pas mon chien !

— Et d'ailleurs, je le paierai par petites sommes ; si Stanislas ne m'avait pas volé, la pension de Mouton aurait été payée. J'amasserai sou par sou de quoi payer le médecin, je ferai comme j'ai déjà fait ; je ne vais jamais au cabaret ni nulle part. Mon colonel, laissez-moi partir.

Le colonel lui donna trois louis, et lui dit :

— Va chercher Mouton.

Bernard baisait les mains de son colonel, voulait lui baiser les pieds. Le colonel l'envoya se faire délivrer sa feuille de route.

Bernard avait deux cents lieues à faire, il partit gaiement, avec sa permission dans une boîte de fer blanc, et ses trois louis soigneusement attachés et ficelés dans sa poche. Il marchait courageusement et bravant la fatigue, la pluie, le vent, en songeant qu'il allait revoir Mouton, son ancien camarade.

— Pauvre Mouton ! se dit-il, nous serons bien heureux maintenant ; nous serons chaudement couchés, nous mangerons tous les jours ; j'aurai tout le temps de m'occuper de toi, de te laver, de te savonner ; tu seras beau et propre.

— Et tu n'auras plus besoin de m'attendre aux portes dans la rue, comme quand je faisais des commissions ; tout le monde t'aimera : les soldats aiment les chiens ; tu seras libre et maître dans la caserne ; jusqu'aux sous-officiers, qui te donneront des os à ronger. Je te ferai bien luisant, pour te mener chez mon colonel ; et dans ses longues heures où l'on n'a rien à faire, au lieu d'aller au cabaret,

j'irai me promener avec toi. Comme tu seras étonné de me voir bien habillé, de manger tous les jours, de manger à la même heure !

Ces pensées lui donnaient du courage pour marcher ; le vingtième jour, il était à Paris, fatigué ou plutôt exténué. Cependant, sans s'arrêter, il courut chez le vétérinaire.

Il était fort occupé. On dit à Bernard d'attendre ; il demanda à voir son chien ; le domestique n'était plus le même ; le nouveau ne connaissait pas Bernard : il répondit qu'il avait défense de laisser entrer dans le chenil sans une permission expresse du médecin.

— Connaissez-vous mon chien ? dit Bernard ; il s'appelle Mouton.

— Non, reprit le domestique ; ici, tous les chiens s'appellent *Pst* !

— Il est, ajouta Bernard, il est jaune avec une patte blanche !

— Il y en a huit qui sont jaunes, et je n'ai jamais regardé comment ils avaient les pattes.

Bernard se promenait dans l'anti-chambre, livré à la plus vive impatience : Mouton était là, séparé seulement par une porte ; Mouton, triste et malheureux ! quel bonheur de le revoir, de l'embrasser ! comme il va sauter et crier !

Je vais l'emmener ; nous allons partir ensemble, pour ne plus nous quitter. Quelle joie de sortir d'ici avec Mouton, mon bon Mouton !

— Mon ami, dit le domestique, vous pouvez entrer.

Bernard si précipita près du médecin, il sortit de sa poche un louis et demi qui lui restait.

— Monsieur, dit-il, je viens chercher Mouton, je viens chercher mon chien.

Le vétérinaire ne le reconnut pas.

— Votre chien s'appelle Mouton ?

— Oui, monsieur, Mouton.

— Quel jour est-il entré ici ?

— Un samedi... février... 182..

— Quel est son signalement ?

— Jaune avec une patte blanche.

— Ah ! voilà : Mouton, jaune, poil raz, patte blanche ; c'est bien cela.

— Ah !

— Il a été vendu il y a cinq jours, faute de paiement de sa pension.

Bernard faillit tomber. Après quelques instans de silence, il s'écria.

— Vendu !

— Oui, vendu, il y a cinq jours, faute de paiement de sa pension ; il était dû douze francs : la vente n'a produit que huit francs ; vous me redeviez quatre francs, dont je vais vous faire le reçu.

— Où est-il ?

— Le reçu ? Le voici, donnez l'argent.

— Où est Mouton ?

— Je ne sais.

Bernard prit le médecin par le bras :

— Si vous ne me dites pas où est Mouton, je vous étouffe.

— Rue Regrattière ; île Saint-Louis ; je ne sais ni le numéro, ni le nom de l'acquéreur.

Bernard courut rue Regrattière ; il la parcourut dix fois dans tous les sens. Mais c'était un dimanche, les bou-

tiques étaient fermées. Il coucha dans un mauvais petit hôtel auprès de là. La matin, dès le jour, il se promenait dans la rue Regrattière, regardant dans les boutiques, entrant dans les portes, interrogeant les portiers, recevant plus de rebuffades que de réponses claires.

Le second jour, comme il passait devant la porte d'un cloutier, un ouvrier appela *Médor* ! En entendant appeler un chien, Bernard se retourna ; ce chien était Mouton, qui, sortant de la boutique du cloutier, vint en hurlant de joie se précipiter sur son maître. Bernard le prit dans ses bras, l'embrassa, et se mit à pleurer.

Le cloutier, cependant, sifflait Médor ; et Mouton, redevenu Mouton, redevenu l'ami de son ami Bernard, ne bougeait pas.

Le cloutier sortit et donna un coup de pied au chien pour punir sa désobéissance. Bernard rendit à l'ouvrier un coup de poing qui l'étourdit. D'autres ouvriers sortirent pour défendre leur camarade ; une lutte s'engagea, la garde vint et emmena Bernard, qui coucha à la préfecture de police.

Le lendemain, il se présenta à la boutique du cloutier ; celui-ci le reçut dans la rue d'un air menaçant.

— Je ne viens pas vous chercher querelle, dit Bernard ; je viens au contraire vous prier de me rendre un service. Je commence par vous demander pardon de ma vivacité d'hier ; mais ce chien est à moi.

— Comment ! s'écria le cloutier, ce chien est à vous ! me prenez-vous donc pour un voleur ? — Ohé, Martin, n'ai je pas, devant toi, payé Médor huit francs en bon argent comptant ?

— Monsieur, reprit Bernard, je ne veux pas dire que ce chien n'est pas aujourd'hui à vous, puisque vous l'avez acheté et payé ; mais il m'a appartenu, et je viens vous prier de consentir à me le revendre.

Et en parlant, Bernard s'efforçait de regarder dans la boutique pour apercevoir Mouton.

— Non, dit le cloutier ; Médor fait très-bien mon état, et après tous ceux que j'ai inutilement essayé d'y accoutumer, le premier qui y réussit me devient trop précieux pour que je consente à m'en défaire.

A ce moment, Bernard aperçut Mouton ; il était dans une roue et la faisait tourner. Son cœur se serra.

— Monsieur, dit-il, je vous donnerai vingt francs.

— Du tout, reprit le cloutier ; j'ai acheté Médor et je le garde. Et ce n'est d'ailleurs pas pour un homme qui a failli m'assommer hier que je me priverais d'un animal assez utile.

— Je suis fâché de ce qui est arrivé hier ; mais c'est vous qui avez commencé.

— Comment ! c'est moi qui vous ai attaqué ! Je ne vous avais seulement pas vu quand vous vous êtes jeté sur moi comme un brutal que vous êtes.

— Vous aviez donné un coup de pied à Mouton.

— J'avais bien le droit de corriger mon chien, qui ne vient pas quand je le siffle.

— Ah ! monsieur, dit le soldat ; il y avait près d'un an que nous ne nous étions vus.

Mouton fit entendre un cri déchirant.

Bernard voulut entrer dans la boutique ; le cloutier l'empêcha. Bernard serra le poing, mais il se retint.

— Mon Dieu ! dit-il, qu'a donc Mouton ?

— Probablement il vous a vu, s'est arrêté et a mérité une correction.

— Monsieur, cria Bernard, je vous donne vingt-cinq francs ; c'est tout ce que j'ai ; je m'en retournerai en mendiant ; mais ça m'est égal, si j'emène Mouton. Tenez, prenez mes vingt-cinq francs, je vous en prie.

L'ouvrier hésita un moment. Bernard ne respirait pas ; mais la rancune prenant le dessus, le cloutier dit :

— Non, Médor m'est utile ; il est à moi, je l'ai payé, et je le garde ; vous m'offririez cent francs, que vous ne l'auriez pas.

Bernard voulut parler ; les autres ouvriers survinrent et le chassèrent. Le lendemain, il vint encore un cri déchirant ; mais cette fois Bernard en vit clairement la cause. En reconnaissant son maître, il s'était arrêté, la roue avait cessé de tourner, et l'ouvrier interrompu dans son travail l'avait piqué avec une tringle de fer rougie au feu. Mouton s'était remis à tourner. Bernard voulut encore entrer dans la boutique ; Mouton s'arrêta de nouveau, et une seconde piqure du fer rouge le rappela à ses nouveaux devoirs.

Bernard s'en alla le cœur gonflé. Il ne pouvait même passer devant la boutique du cloutier sans exposer Mouton à de cruelles blessures. Il ne revint pas le lendemain.

— Et ensuite !

— On ne le revit plus.

— Il retourna donc au régiment.

— Pas davantage, et personne n'en entendit plus parler.

On n'a jamais su ce qu'il était devenu.

ALPHONSE KARR.

— 0000 —

SOUVENIRS D'UN VIEUX GROGNARD.

LE MALCONTENT.

Le caporal Ploquet, du 61^e de ligne, était sans contredit le pessimiste le plus original de la grande armée ; ce fut à lui que les vieux soldats durent l'épithète de *grognards* qui leur fut donnée par l'empereur étant à l'île d'Elbe.

Bon camarade et surtout brave soldat, Ploquet n'avait d'autre défaut que celui de n'être jamais content ; il se plaignait de tout, en tout tems, en tous lieux et à tous propos. Pendant quatre ans que je fus son camarade de lit, je n'entendis jamais une parole approbative sortir de sa bouche, et jamais son visage ne fut déridé par le moindre signe de satisfaction. En garnison, il murmurait à cause du repos ; en campagne, il se plaignait de la fatigue ; lorsque son sac était bien garni, il le trouvait trop lourd, et dès qu'il devenait léger, il se plaignait de ne pouvoir le remplir, ce qui faisait dire à ses camarades que, dans le régiment des *mal contents*, Ploquet serait infailliblement devenu colonel. Du reste, tout le monde en riait, même les officiers, qui pardonnaient ce travers à Ploquet, en considération de sa bonne conduite, de son courage à toute épreuve, et d'une foule d'autres bonnes qualités qu'il possédait à un degré éminent.

Ce fut particulièrement pendant la campagne de Russie que cette monomanie du caporal se développa. Ces longues marches à travers un pays incendié et désert étaient pour lui un texte inépuisable de plaintes. " Pour peu que

ça continue, disait-il, nous irons porter nos os au bout du monde.... Je vous demande un peu ce que nous avons à faire d'un pays de sauvages, où l'on fait cent lieues sans trouver seulement une pomme-de-terre !... Encore si on pouvait de tems en tems se rafraîchir de quelques coups de canon, en manière de nations civilisées.... mais non, pas moyen de brûler seulement une amorce, et j'en ai cinq paquets sur les reins !..." Il insistait particulièrement sur ce point ; ces cartouches, qu'il craignait de ne jamais brûler, lui semblaient un poids insupportable.

Cependant les deux nations ne devaient pas tarder à se trouver en présence. Las de fuir sans combattre, les Russes firent face. Deux jours avant la bataille de la Moskowa, au lever du soleil, la générale se fait entendre sur toute la ligne ; le colonel du 61^e parcourt les rangs de son régiment : " Enfants ! dit-il, l'empereur nous donne la glorieuse mission d'enlever une des redoutes que l'ennemi a élevées pour arrêter la marche de l'armée. Vive l'empereur ! et en avant !"

Ce cri fut répété par tous les soldats, qu'une semblable destination électrisait.

Ploquet seul ne cria pas ; seulement je l'entendis murmurer : " Ces paroissiens-là sont toujours les mêmes : on dirait que le plus grand service qu'ils puissent nous rendre est de nous faire couper en deux les premiers par les boulets de l'ennemi.

— Comment, caporal Ploquet, lui dis-je, vous n'êtes pas enchanté de voir ces gaillards-là de près ?

— De près ? Oui, quand nous aurons marché une heure l'arme au bras sous la mitraille ; de près, quand nous serons entrés dans leurs carrés !... mais plus de la moitié du régiment sera fricassée avant de pouvoir les travailler un peu.

— Mais aussi, quelle gloire !...

— Ah quiche ! la gloire.... enfoncée : ce n'est ni vous, ni moi, ni les autres ; et nous n'en aurions pas encore quand même il y en aurait de trop. C'est bon pour ces Parisiens de chapeaux bordés de l'état-major ; tous faignans, tous freluquets, qu'ont toujours des bottes neuves et dînent trois fois."

Le régiment se mit en marche. Une heure après, il se déployait sous le feu de la redoute dont les boulets nous enlevaient à chaque instant des files entières. Notre bataillon surtout était fort maltraité ; il y eut même un instant d'hésitation : quelques nouveaux arrivés qui ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête, firent demi-tour sans commandement. Ploquet, qui était au troisième rang, leur barra le passage en croisant la baïonnette contre eux et jurant qu'il embrocherait, comme une alouette, le premier qui reculerait d'une semelle. Il parlait encore lorsqu'un boulet, en lui enlevant sa giberne, lui fit faire la plus drôle de grimace que j'aie jamais vue. Cinq paquets de cartouches ! dit-il en grinçant les dents ; faire deux cents lieues avec et n'en pas brûler une, ça commence à m'enfiévrer.

En cet instant, le régiment tout entier s'élança au pas de course ; l'artillerie russe se tait. Ce silence était terrible ; ce fut un moment solennel : les plus vieux soldats se firent un signe d'adieu ; quelques officiers se serrèrent la main. Ploquet était à deux pas de moi ; il serrait convulsivement son fusil, ses yeux lançaient des éclairs, et ses lèvres murmuraient. Tout-à-coup une lueur bleuâtre

s'échappe de la redoute, une détonation épouvantable fait trembler la terre, et une épaisse fumée nous dérobe la vue du champ de bataille déjà jonché de cadavres. Ploquet n'était plus près de moi ; je le croyais mort, lorsque le vent, emportant la fumée, me permit de voir la moitié inférieure de son corps sortant par l'embrasure d'une meurtrière, et s'agitant violemment pour suivre l'autre moitié qui se démenait dans l'intérieur de la redoute. Je le reconnus aisément au fragment de giberne qui lui était resté, et je courus à son secours ; mais avant que je l'eusse atteint il était entré tout-à fait ; et, bien que je prisse sur le-champ le même chemin, je ne l'aperçus pas. Il est vrai que ce qui se passait là ne permettait guère de s'occuper de recherches : l'assaut continuait ; l'exemple de Ploquet avait été suivi par une foule de braves. On ne tirait plus un coup de fusil, mais de toutes parts brillaient les sabres et les baïonnettes, qui faisaient un horrible carnage : on se prenait corps à corps ; on se roulait dans le sang, on se heurtait contre des cadavres ; cela dura plus de vingt minutes : je ne crois pas qu'il y eut jamais de plus épouvantable duel. Enfin on cessa de tuer ; des cris de victoire firent retentir l'air : la redoute était à nous ; notre aigle était plantée sur une des brèches.

Alors une voix ordonna au tambour-major de faire battre au drapeau.... Il n'y avait plus de tambour-major. On appelle les tambours-maîtres.... il n'y avait plus de tambours-maîtres. On cherche les tambours.... il n'y avait plus de tambours. Quatre cents hommes étaient encore debout ; c'était tout ce qui restait d'un régiment qui comptait à l'effectif quatre bataillons de huit cents hommes au moins chacun.

Ce fut en ce moment que je retrouvai Ploquet : assis par terre, et appuyé contre une roue d'avant-train, il étanchait avec la manche de sa chemise le sang qui coulait en abondance d'une plaie qu'il avait au sommet de la tête. Je m'empressai de le secourir, et je vis que le même coup qui l'avait blessé, avait fendu toute la partie supérieure de son schako.

« Heureusement qu'il était bien garni, lui dis-je.

— Ah ! tu appelles ça heureux, toi ! deux paquets de cigares comme tu n'en as jamais fumé, comme je n'en retrouverai jamais. »

Et il me montrait les cigares que le coup de sabre avait hachés.

« Mais sans ces cigares, caporal Ploquet, vous étiez friqué. »

— C'est possible. »

Heureusement sa blessure étant peu grave, Ploquet refusa d'aller à l'ambulance, et demanda seulement à être dispensé de service pendant vingt-quatre heures. Il fut mis à l'ordre du jour pour sa belle conduite, et reçut les félicitations du colonel ; mais tout cela sans paraître plus satisfait que de coutume.

Le lendemain le bruit courut dans l'armée que l'empereur venait de recevoir le portrait de son fils, et qu'il l'avait fait placer à l'extérieur de sa tente afin de satisfaire la curiosité de tous. Je proposai à Ploquet d'aller voir ensemble ce portrait ; il accepta, non sans grogner, et nous arrivâmes bientôt près de la tente où se pressait une foule d'officiers supérieurs. Au bout de quelques instans nous entendons le nom de Ploquet circuler dans les groupes ; puis tout-à-coup, cette foule s'écarte devant nous ; l'em-

peur paraît à l'entrée de sa tente, regarde autour de lui, et désignant du doigt le caporal Ploquet très reconnaissable à cause de sa coiffure composée d'un sac à avoine recouvert d'un mouchoir ensanglanté, il ordonna qu'on le fit approcher. Le caporal obéit sans paraître ému le moins du monde.

« Ploquet, lui dit l'empereur, je sais que tu es entré hier un des premiers dans la redoute : tu es un brave, je suis content de toi.

— Ma foi, mon empereur, il n'y a pas de mal que vous soyez content, car il y en a diablement qui ne le sont guère. »

Un regard de l'empereur fit cesser le murmure causé par cette réponse saugrenue, et Napoléon reprit :

« Eh bien ! voyons, que veux-tu ? Est-ce de l'avancement que tu désires ? »

— Oh ! grand merci, mon empereur, il ne manquerait plus que ça ; c'est déjà bien assez d'avoir une escouade sur les bras.

— C'est donc la croix qu'il te faut ? qu'à cela ne tiennent pour que nous restions bons amis. »

Et détachant sa croix, Napoléon, aux acclamations générales, la présenta lui-même à Ploquet, qui la prit d'une main, tandis que de l'autre il fit le salut militaire. Il l'attacha ensuite fort tranquillement à l'un des boutons de son habit, sans que son visage donnât le plus léger signe d'émotion : de tous les spectateurs de cette scène, sans en excepter Napoléon, Ploquet était le seul dont la contenance ne fût pas embarrassée ; et l'empereur, en rentrant dans sa tente, ne put s'empêcher de dire : « Voilà un grognard bien difficile à contenter ! » Le mot fut recueilli ; il resta.

Peu de jours après on nous lut la fameuse proclamation commençant par ces mots.

« Soldats ; voilà la bataille que vous avez tant désirée !... »

« Désirée ! murmura Ploquet, il n'y a pas de presse à se battre le ventre vide !

— Vous pouvez vous dispenser d'en être, caporal, lui dis-je, allez à l'ambulance.

— Eh ! que veux-tu que j'y fasse à ton ambulance ?

— Vous serez à l'abri du canon.

— Mais je ne veux pas y être, moi, à l'abri !... c'est amusant, n'est-ce pas, d'entendre et de ne rien voir ? Je suis curieux moi ! »

Il fallut pourtant qu'il en prît son parti ; car pendant la nuit, sa blessure l'ayant fait beaucoup souffrir, au point du jour le major lui déclara que la gangrène était à craindre s'il s'échauffait le moins du monde ; et, bien malgré lui, Ploquet resta inactif pendant cette grande journée.

On sait avec quelle facilité Napoléon reconnaissait les physionomies qu'il avait vues une fois, et comme il retenait aisément les noms propres. Pendant la retraite un peu au-delà de Smolensk, l'empereur parcourant les rangs des régimens qui marchaient de concert avec la garde, reconnut le vieux caporal.

« Mon pauvre Ploquet, lui dit-il, c'est bien maintenant le cas de ne pas être content !

— Ma foi, mon empereur, je pense que vous ne devez l'être guère plus que nous.

— Je le serais, mon brave, si j'étais toujours certain d'avoir cent mille hommes comme toi. »

Et puis nous passâmes la Bérésina. Ploquet et moi avions fait, sur le pont, plus des deux tiers du trajet, lorsque, emportés par la foule qui se précipitait comme une avalanche, nous tombâmes dans le fleuve. Le caporal, qui était excellent nageur, me passa sous le menton son bras gauche, nagea du bras droit, et malgré les énormes glaçons qui menaçaient à chaque instant de nous couper en deux, nous arrivâmes des premiers sur l'autre rive que le canon russe balayait déjà. Je voulais me reposer un instant ; Ploquet me représenta que si nous cessions de marcher, nous serions gelés avant un quart d'heure, et il se mit à courir en me chassant devant lui ; mais à peine eut-il fait cent pas qu'il tomba la face sur la neige ; un boulet venait de lui fracasser les deux cuisses. Je me hâtai de le secourir.

« Marche donc ! me dit-il.

— Caporal, lui répondis-je, vous m'avez sauvé la vie tout à l'heure ; je ne vous abandonnerai jamais.

— Marche, te dis-je, je suis plus heureux que vous autres ; dans cinq minutes je n'aurai plus froid.”

Ce fut peut-être la première fois de sa vie qu'il parut content de sa position, et il expira quelques instans après en passant sur ses lèvres la croix que l'empereur lui avait donnée quelque temps auparavant.

— 00000 —

PETITES MISÈRES DE LA VIE HUMAINE.

On a fait de très gros livres et de très ingénieux sur toutes ces petites contrariétés qui sèment des heures de malheur réel dans la vie en apparence la plus heureuse.

Une des plus grandes misères de la vie, c'est de vivre avec une personne qui, après dîner, s'assoit en face de vous, croise ses jambes genou sur genou, et qui vous parle une demi-heure de suite, en dandinant la jambe de dessus. Il n'y a ni esprit, ni estomac qui puisse résister à ce tournoiement incessant qui s'agite ainsi devant vous. Le dernier ami que j'ai perdu est mort cet hiver d'une gastrite chronique venue des mauvais-digestions que lui causait le dandinement perpétuel de la jambe de son oncle avec lequel il demeurait. Cet oncle était assurément le plus jovial vieillard qui existât ; il adorait son neveu ; il lui avait gagné une fortune de quarante mille livres de rente qu'il partageait déjà avec lui. Il l'a tué cependant ; et ce n'a été que lorsque son mal a été incurable que nous en avons deviné la cause.

Une autre misère, misère fortuite, mais qui n'en est pas moins horrible dans la vie ; c'est d'être très pressé d'arriver à un rendez-vous et de marcher dans une boue grasse et prenante, avec un soulier trop large qui vous sort du pied à chaque pas. Il faut ajouter, pour que la misère soit complète, qu'en est dans un chemin de traverse qui vous conduit secrètement au château de la bien-aimée ; qu'il fait nuit et qu'il n'y a pas à penser à trouver une voiture.

Une autre misère, c'est d'avoir de grandes moustaches, et de manger de l'alose avec des petites arêtes dans un dîner de cérémonie. Vous sentez quelque chose qui glisse entre vos dents ; vous ne pouvez vous en débarasser avec la langue ; vous y portez la main ; vous tirez ; c'est un poil de votre moustache ; cela vous fait faire une

horrible grimace, et vous procure dans le nez un picotement qui vous fait éternuer scandaleusement dans votre assiette.

Une autre misère horrible, c'est de danser à une contredanse d'élégans des deux sexes et de s'apercevoir que le cordon blanc de votre caleçon tombe sur votre bas de soie noir.

Une autre misère de la vie, c'est de jouer à la bouillette avec quelqu'un qui ne ramasse pas les cartes, ou qui les met à sa droite au lieu de les mettre à sa gauche, ou qui ne sait pas quand il est carré, ou qui cause, ou qui dit à chaque coup : je gagne un franc cinquante ; ou bien je perds sept livres dix sous. Un être pareil peut pousser l'homme aux deux actes les plus désespérés. Celui de ne plus jouer ; ou celui d'assassiner cet être.

Une autre misère, c'est d'être aimé d'une femme épistolaire, et d'avoir une cheminée qui fume.

Une grande misère, c'est d'avoir un col de chemise trop empressé qui vous coupe le bord de l'oreille.

Une très grande misère, c'est de partir pour la campagne, d'être enlumé du cerveau et d'oublier son mouchoir de poche.

Enfin, la plus grande de toutes les misères, c'est d'avoir un ami intime qui vous écrit : à M. CAR, quand vous vous appelez KARR ; à M. GOSELLAN, quand vous vous nommez GOZLAN ; à M. SOULIER, quand vous vous appelez SOULIÉ, et qui ajoute à la suscription : Homme de lettres.
(*Le Corsaire.*)

— 00000 —

MADemoisELLE DE SAINT-ÉTIENNE.

[Extrait des *Mémoires de Mademoiselle Quincult.*]

Le comte Isalguier, qui, je ne sais pourquoi, mettait un soin extrême à ce que la particule nobilière ne fût pas ajoutée à son nom, vint me voir au retour d'un de ses voyages à Toulouse, et je ne le reconnus plus ; il était pâle, mélancolique, parlant peu, ne cherchant plus à plaire, tout autre enfin que ci-devant.

— Mon Dieu ! dis-je au duc de Fronsac, est-ce que votre ami a des accointances avec le duc de Saint-Simon ?

— Je ne le crois pas, et pourquoi d'ailleurs ?...

— C'est que ce duc, qui ne se fait pas trappiste, envoie à la Trappe charitablement les âmes qu'il escamote au diable, et je ne serai pas surpris que le comte Isalguier ne s'en encapuchonnât un jour, voyez combien il est triste !

— Vous vous en êtes aperçue ?

— A moins que d'être aveugle.....

— Faites-vous conter son histoire. Le sujet de sa peine, c'est tragique, c'est magnifique, c'est à faire frémir.

— Vous la savez ?

— Oui, mais je l'ai oubliée.

Ce propos éveilla ma curiosité, et dès que je me vis seule avec le beau Gascon, j'allai droit à la question, et lui demandai ce qui le rendait morne et muet ; il soupira, se défendit long-temps ; enfin, vaincu par mes instances, il m'apporta un cahier que je devais lire, et puis le lui remettre : je le fis, mais j'en conservai une copie. Je la joins à ces souvenirs.

« La maison de Saint-Etienne est une des plus anciennes de notre province ; mais une fatalité singulière s'est attachée à la plupart de ses membres ; il leur arrive ou de grandes pertes de fortune ou des maladies longues et cruelles, ou une mort tragique les frappe à l'heure où ils sont comblés des biens de la terre ; la chose est si connue que messieurs et mesdemoiselles de Saint-Etienne trouvent difficilement à se marier depuis quelques générations.

« J'étais, comme les autres, instruit de cette destinée, et n'y faisais aucune attention. Le soin de ma santé me conduisit, il y a deux ans, aux bains de Rennes, dans la sénéchaussée de Castelnaudary, village perdu dans les montagnes qui forment les premières appendices de la chaîne des Pyrénées. Là se rassemblent principalement les personnes atteintes d'affections rhumatismales ; elles trouvent dans ces eaux un remède aussi prompt que souverain. Je souffrais d'une fraîcheur à l'un de mes bras, et mon médecin me conseilla une course à Rennes ; je m'y rendis dans la belle saison.

« Il y avait peu de baigneurs ; les difficultés de la route, la saleté de l'Auberge unique où il fallait descendre en écartaient la bonne compagnie ; je m'informai, en arrivant, à l'hôtelier, des hommes ou femmes de qualité qu'il y avait à voir. Il fut court dans sa réponse, n'ayant à loger, me dit-il, que madame de Niort et sa nièce, mademoiselle Rose de Saint-Etienne. Je dépêchai mon valet de chambre pour présenter en mon nom mes hommages à ces dames, et en obtenir la faveur d'être admis à leur faire ma cour.

« On ne refusa pas ma visite ; madame de Niort, chanoinesse dans je ne sais quel chapitre, touchait à la décrépitude ; mademoiselle de Saint-Etienne, au contraire, entra à peine dans son printemps, elle était belle à ravir, je vous épargne son portrait, un amant voit la perfection dans celle qu'il aime ; le public, au reste, pensait comme moi : tant de charmes, mille vertus, un esprit doux, complaisant, gracieux, eurent bientôt fait ma conquête ; je débutai par les soupirs d'usage, puis j'attaquai le cœur de la nymphe du bain. Avouerai-je ma surprise et la froideur distraite avec laquelle on me répondit ! Mes soins, mes protestations étaient à peine soufferts ou écoutés, on me fuyait, et cependant je pouvais reconnaître que je ne déplaisais pas. Il y a, dans le regard d'une femme qui vous veut de la bienveillance, quelque chose de particulier qu'on devine, pour peu qu'on ait l'habitude du monde. J'avais donc vu mon triomphe, et l'espèce de dédain mis à le dénier m'intriguait. Je résolus de mettre au clair cette conduite bizarre, que pourtant je n'osais taxer de coquetterie.

« Mon grison, natif de Saint-Paul-de-Fenouillèdes était rusé, fin, retors, assez beau garçon d'ailleurs ; je le lâchai vers la femme de chambre de mademoiselle de Saint-Etienne, avec des instructions dont il me promit de me rendre bon compte. Peu de jours après il revint l'air dolent.

— Ah ! monsieur, me dit-il, laissez-là cette demoiselle, *cela ne fait pas pour nous*. Je transcrivis l'expression du pays.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur Vincent, cela ne fait-il pas pour moi ? il ne manque là ni de noblesse, ni de fortune, ni d'attraits, ni de qualités.

— C'est, repartit le valet en se grattant l'oreille, que mademoiselle de Saint-Etienne est double.

— Est double ? m'écriai-je ; qu'est-ce que cela veut dire ?

— Eh..... qu'elle est double..... oui, partagée en deux.

— Est-tu fou, ivre, ou insolent à dépasser les bornes ?

— Manquer de respect à M. le comte !... je n'ai bu, depuis ce matin, que deux pauvres bouteilles, et quant à ce qui est de perdre l'esprit, je ne le crois pas.

— Mais ton discours....

— Qu'y peux-tu faire ? je vous dis ce qui est ; mademoiselle n'est pas la seule demoiselle de Saint-Etienne, il y en a une autre qui loge on ne sait où, qui parfois se montre, parfois disparaît ; allez, c'est une terrible histoire.

« Il poursuivit, et me débita des extravagances, des rêveries de fantômes, d'apparitions qui tourmentaient ma maîtresse ; il en débitait tant, que je me déterminai à avoir une explication avec madame de Niort. Celle-ci ne sortait que pour nécessité absolue, et le dimanche, après la messe entendue, elle restait dans sa chambre pendant l'office du soir, auquel sa céleste nièce était très assidue ; je profitai de la circonstance, et le lendemain (nous étions au samedi), j'arrivai chez la chanoinesse, certain d'avoir trois grandes heures au moins à pouvoir lui parler en liberté ; je lui répétai les propos de Vincent, et à la douleur qui se répandit sur son visage, je commençai à craindre qu'un peu de vérité ne fût cachée sous ce mensonge.

« M. le comte Isalguier, me dit la chanoinesse, ma nièce, modèle de la plupart des perfections humaines, est en proie à une maladie fatale, car quel autre nom donner à l'état d'hallucination, qui trop souvent la rend la plus malheureuse des femmes ?

« Il y a six ans, elle en a vingt, que se trouvant seule dans sa chambre, au premier étage du château paternel, elle entendit le bruit d'un carreau de verre qu'on brisait à une des fenêtres du salon, placée au rez-de-chaussée. Elle se dit mentalement : Quel bonheur que je sois ici ! si j'étais au jardin, on m'accuserait du coup qu'on expliquerait par une pierre lancée. Un peu après, sa mère entre et la gronde sur le carreau cassé ; elle se justifie, on lui répond qu'on l'a vue dans le salon il n'y a qu'une minute, et qu'elle a sans doute monté l'escalier rapidement. Elle nie, se débat ; on insiste, elle ne cède pas ; bref, on la met en pénitence, comme menteuse.

« Un mois après, elle entra dans la chapelle du château, où elle était seule, lorsqu'elle recula à la vue d'une fille de son âge, ayant ses traits, sa taille, sa parure, et qui priait agenouillée sur une tombe. La naïveté de ma nièce la sauva d'un mouvement de terreur, et ne lui laissa voir dans ce fait qu'un moyen solennel de justification ; elle se recule, sort du saint lieu, court à sa mère lui apprendre ce qui se passe, lui demande quelle peut être cette jeune fille, si pareille à elle-même. Sa mère confondue, frémit, se lève, la suit ; on ne vit rien cependant. Rose affirmait avec tant de détails ce qui s'était offert à elle, que ceci donna fort à penser. On en parla, des prêtres s'en mêlèrent, leur prudence conseilla d'attendre ; on n'eut pas besoin d'attendre long temps. Un vendredi-saint, le chapelain et une de nos femmes de service, qui étaient dans la chapelle, l'une à confesser l'autre, virent distinctement, de la tombe signalée par Rose, s'élever un être tout

semblable à ma nièce, qui traversa la nef et disparut. Oh ! pour cette fois, on ne douta plus du prodige ; on envoya Rose de soins pour empêcher qu'elle ne se trouvât seule et pour qu'on ne l'effrayât pas en appelant son attention sur un tel phénomène.

« Un jour que ma nièce se regardait dans un miroir de Venise, elle se vit double ; un cri horrible lui échappa, et cette nouvelle apparition fut constatée. Depuis, elle eut lieu de loin en loin, toujours avec des circonstances étranges ; d'autres, dont l'aumônier et la femme de chambre furent les témoins, et depuis six ans, ma nièce est en proie à ce délire cruel.

— Mais, madame, dis-je, si d'autres ont vu aussi ?

— Je me méfie de leur témoignage, il n'en est aucun qui n'ait pu combattre avec succès ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'imagination de mademoiselle de Saint-Etienne est péniblement affectée ; qu'elle se croit sous l'influence d'un mauvais esprit, et que cette pensée la mine, la dévore et la conduit au tombeau.

Je demeurai confondu :— Mais, dis-je, la religion a des secours !...

— Des exorcismes, on s'en est servi sans succès, le mal est dans le cerveau, et des fripons ou des imbéciles aident à le troubler en affirmant ce qu'ils n'ont pu voir, ou ce qu'ils ont cru voir.

« A mesure que madame de Niort me parlait, je me ressouvenais que pendant la semaine dernière, sans que je pusse préciser le jour et au moment des dernières heures du soir, j'avais vu d'assez loin mademoiselle de Saint-Etienne se promener mélancoliquement dans le cimetière de la paroisse. Le lieu, l'heure me surprirent, je ne sais quoi détourna mon attention, et lorsque je voulus suivre de l'œil les pas de ma maîtresse, je ne pus reconnaître où elle avait passé. La nuit tomba, et malgré mes soins je perdis sa trace ; je la retrouvai en rentrant à l'auberge, assise auprès de la chanoinesse, et vêtue en femme qui n'est pas sortie. Alors je me figurai que j'avais été la dupe d'une illusion, et pris pour Rose quelque leste villageoise.

« Maintenant, le fait changeait de face, il se présentait sinistre, devais-je le répéter à madame de Niort ? La conclusion de son récit m'en détourna, je ne voulais prendre rang ni parmi les fourbes, ni parmi les imbéciles. Je me tus donc, je manifestai seulement le désir que j'aurais de me marier avec cette belle personne.

« — Votre recherche nous flatte, me fut-il répondu, et à présent plus encore, puisque vous passez par-dessus ce dont je viens de vous instruire ; vos soins sont accueillis avec intérêt ; mais je crains que ma nièce, persuadée de sa mort prochaine, ne se refuse à un hymen qui sera trop tôt suivi d'une pompe funèbre.

« Je répondis selon ma pensée. Madame de Niort me dit qu'elle repartirait sous peu de jours avec mademoiselle Rose pour Toulouse, que je pouvais les y suivre, m'expliquer avec le père, qui certes me traiterait selon mon mérite. Les compliments flatteurs me furent prodigués. Je me retirai le cœur rempli d'amertume, et de tous côtés, je m'imaginai voir mademoiselle de Saint-Etienne, tandis que je la savais à l'église. Les prestiges facinent aisément notre esprit.

« Vincent attendait mon retour, très persuadé que je ne voudrais pas d'une femme double, il fut bien étonné lorsqu'en vile prose, je lui dis l'équivalent du vers connu :

Vous m'en voyez, Seigneur, épris plus que jamais.

« Le pauvre garçon se désespéra, voulut lutter contre mon amour ; je le fis taire.

« Le lendemain, admis auprès de ma malheureuse maîtresse, je lui fis l'aveu direct de mon amour, et sollicitai la permission de m'adresser à sa famille. Elle soupira et me dit :

— J'espérais, qu'instruit par ma tante de ma situation pénible, vous ne voudriez pas associer votre sort au mien.

— J'aurais eu donc bien peu d'amour, répondis-je, puisqu'il se serait éteint à un récit qui ne doit que m'attacher de plus en plus à vous ? Non, mademoiselle, mon cœur reste le même, il sera heureux de vous le prouver et surtout de partager votre mauvaise fortune.

— Vous épouseriez un cadavre, dit-elle en soupirant. La mort me suit et me presse de près ; que vous semble de cette apparition ?

— Mademoiselle, Pascal, ce puissant génie, croyait voir sous ses pas un précipice toujours béant pour l'engloutir. Le maréchal de Fabert s'était imaginé avoir fait un pacte avec le démon. Il y a mille exemples pareils.

— Et ceux qui comme moi ont vu ?

— Ou trompeur ou trompés.....

« J'allais achever la phrase, lorsque levant les yeux sur ceux de mademoiselle de Saint-Etienne, je vis derrière elle et en face de moi, une figure entièrement semblable à la sienne : la taille, le vêtement, les cheveux tout pareils. Quelle que pût être mon énergie, j'étais trop peu préparé à cette vision inattendue et sinistre pour me contenir assez pour empêcher la jeune fille de remarquer mon étonnement et ma consternation ; je tressaillis, une morne pâleur couvrit mes joues. Mademoiselle de Saint-Etienne devina ce qui se passait ; car avec une soumission admirable à la volonté divine et une résignation, dont à cet âge on est peu capable, elle me dit sans s'émouvoir :

— Eh ! bien, monsieur, *ou trompeurs ou trompés.*

— Oui, trompés, mademoiselle, je ne m'endors pas en présence d'une fascination terrible, nos sens faibles par la nature de notre essence, reçoivent des impressions dont nous ne pouvons nous défendre. Je doute devant la réalité même, car enfin, qui me prouve qu'un prestige n'égarer point mon imagination.

« Et en même temps, je ne cessais d'attacher mes regards sur l'être incompréhensible, debout, immobile et pourtant animé ; il ne se remuait pas, il vivait néanmoins puisqu'il sortait des flammes de ses yeux. Je ne pus y tenir, je me levai, marchai vers lui, et à mesure que j'avancais, ses formes s'évanouissaient, s'effaçaient, et lorsque je fus tout auprès, je ne vis plus que la muraille blanche dépouillée de tapisserie, en même temps mademoiselle Rose poussa un cri ; je me retournai vivement en allant à elle, et le fantôme qui venait sur ce point de se rendre invisible, je le revis placé vis-à-vis sa pauvre victime, qui l'examinait avec une morne terreur, cela ne dura qu'une seconde. Le fantôme se perdit dans le vague de l'air.

« — Douteriez-vous ? me dit Mlle. de Saint-Etienne, passerai-je dans votre esprit pour visionnaire, monomane, folle à lier ? ne suis-je pas une malheureuse victime d'une puissance surnaturelle qui veut que je ne perde pas de vue le moment de ma mort ?

« Je ne répondais pas, je restais à ma place, la tête baissée, le regard fixe et le cœur occupé rapidement à

résoudre la multitude des questions que je lui adressais. On a de la peine à accorder la possibilité des choses crues impossibles, on veut se rendre raison d'un mystère, d'un miracle, d'un prodige, d'un phénomène ; je ne pouvais d'ailleurs me résoudre à laisser cette créature intéressante seule en présence de cette apparition ; mais elle connaissait ce qui se passait dans mon âme.

— Vous pouvez vous retirer, jamais ce qui vous effraie ne se remontre à courtes distances de temps ; j'en ai là pour quelques jours.

« Je la saluai, et m'en allai continuer dans mon appartement le cours de mes pensées, l'analyse philosophique de mes sentimens. La nuit fut calme, mes rêves seuls la troublèrent ; le lendemain s'écoula de même, trois jours après nous partîmes : les chemins étaient mauvais, nous eûmes beaucoup à faire pour aller de Rennes (et nous étions partis dès l'aube) jusqu'à Limoux, où il fallut coucher. Le jour suivant Carcassonne fut notre station ; là nous nous embarquâmes sur le canal de Languedoc ; un bateau de poste nous conduisit en deux jours à Toulouse.

« Dès mon arrivée dans cette ville, je me présentai chez M. de Saint-Etienne, vieillard respectable et digne de plus de bonheur. Je lui fis mon compliment, et lui demandai la main de sa fille. Instruit déjà par Mme. de Niort, il me reçut en homme flatté de mon alliance, mais en même temps me répéta ce que je ne savais que trop ; je lui tins le même langage qu'à sa fille et à la chanoinesse. Je lui conseillai de voir notre respectable archevêque M. de Nesmond, prélat recommandable et dont les avis devaient être suivis. On fit ainsi que je souhaitais ; mademoiselle de Saint-Etienne fut soumise à un autre exorcisme, qui ne produisit aucun résultat. Je lui rendais mes soins, et on m'invita, les vendanges venues, à suivre la famille au château, leur habitation principale.

« Une nuit, je fus réveillé par le contact d'une main plus froide que le marbre ; j'ouvris les yeux, et à la clarté des rayons de la lune, je vis distinctement une femme toute pareille à mademoiselle de Saint-Etienne, qui mit un doigt sur sa bouche, et de l'autre main me fit signe de la suivre. L'aventure devenait piquante, devais-je obéir ? pourquoi non ? peut-être m'était-il donné d'éclaircir ce funeste mystère. Je me vêtis à la hâte, et pris mon épée à la main sans la sortir du fourreau : nous parcourûmes le château, le fantôme ouvrit une porte que je croyais condamnée, et se dirigeant vers la chapelle, se plaça sur une pierre ; là elle me regarda avec une expression sinistre ; elle disparut, non soudainement, mais peu à peu, et comme si elle descendait dans le sein de la terre.

« Malgré mon effroi, j'examinai le lieu attentivement, je fis, avec la pointe de mon épée, une croix sur la plaque de marbre sans inscription, où l'ombre avait disparu. Ce soin pris, je regagnai bien vite ma chambre, où j'arrivai rapidement ; je me recouchai, et je cherchai à me reposer de tant de fatigue.

« Dans ce moment, il me sembla entendre soupiner, le sang se glaça dans mes veines.

« — Qu'est-ce ? demandai-je d'une voix ferme, a-t-on encore besoin de moi ?

« On se tut ; je crus avoir été trompé par une illusion. un nouveau soupir me retira de cette erreur ; je repris la question que j'avais déjà faite, alors j'entendis murmurer à mon oreille : — *Il faut une expiation.*

— Sur qui tombera-t-elle ? dis-je tout ému..... J'écoutai, aucun son ne se fit entendre, un vent froid et doux passa sur mon visage, et si je ne dormis pas, du moins rien ne troubla le reste de la nuit. J'étais impatient de me lever, j'avais décidé qu'avant de raconter au maître de la maison ce qui s'était passé, j'aurais une conférence avec l'aumônier. J'allai vers lui ; il m'écouta de son mieux, leva les mains au ciel, et tous les deux nous descendîmes à la chapelle ; je retrouvai facilement la pierre posée contre une tombe ; elle pouvait avoir trente pouces en tous sens, et n'était ornée d'aucune inscription. L'aumônier se ressouvint que c'était à peu près de cet endroit que lui, tant années avant et en la compagnie d'une de ses pénitentes, avait vu disparaître un fantôme tout pareil à celui dont je lui faisais la description. Je lui proposai de faire enlever la pierre et de creuser par-dessous.

— Le pouvons-nous, répondit-il, sans le concours de M. de Saint-Etienne ? nous sommes chez lui.

« Une idée alors me frappa : si lui-même était intéressé au mystère, si mon indiscrétion allait révéler !..... J'hésitai sur ce que j'avais à faire ; quelque paroles imprudentes m'ayant échappé, l'aumônier me dit :

— Monseigneur ? non, c'est la vertu sur la terre. Quant à son aïeul... c'était un terrible gentilhomme, haï de ses égaux, détesté des paysans, il a couru sur lui des bruits bien étranges, et depuis sa mort, une fatalité s'attache à tous les membres de sa famille.

— Que faire pourtant, monsieur l'abbé ?

« L'aumônier fit un geste d'un homme embarrassé puis il me dit : — Tout avouer à monseigneur est ce qu'il y a de plus convenable.

Je topai à son avis, nous nous rendîmes tous les deux auprès de ce vieillard respectable ; je lui parlai, ne lui cachai rien ; un noir chagrin couvrit son front sans altérer la sérénité de son regard. L'épreuve me satisfît, celui-là n'était pas coupable. Lorsque j'eus achevé, il soupira, et croisant ses bras sur sa poitrine : — La justice divine est adorable dans ses décrets, dit-il : mais sa vengeance est implacable, elle ne fait jamais faute, cette menace terrible : *Je poursuivrai le criminel jusqu'à sa quatrième génération.* Mon père, poursuivit-il en s'adressant à l'aumônier, monsieur le comte, dit il en se tournant vers moi, vous êtes déjà initiés dans une partie des secrets de ma famille ; je devrais vous divulguer le reste, et pourtant je ne m'en sens pas le courage. Oui, vous avez vu tous les deux le fantôme, les preuves d'un crime doivent être cachées ; irai-je les révéler pour rendre public le deuil de ma maison. Cet effort m'est impossible : oubliez l'un et l'autre ce que vous avez vu.

— Mais, monsieur, repartis-je impétueusement, votre malheureuse fille !

— Dieu se la réserve en victime.

— Un moyen de la sauver vous est offert, songez que le spectre a parlé d'expiation.

— Oui, la mort de Rose.

— Peut-être les honneurs funèbres rendus aux restes glacés de celui ou de celle qui vous poursuit aujourd'hui...

— Monsieur, me répondit froidement et avec solennité le baron de Saint-Etienne, vous m'honorez beaucoup en manifestant un si vif intérêt pour ce qui me regarde ; mais,

je vous en prie, n'allez pas trop avant, et si je suis satisfait, contentez-vous.

« C'était me fermer la bouche, je saluai en silence et sortis du cabinet, où je laissai le baron avec son aumônier : j'errai tout le reste de la journée en proie à mille projets divers ; sur le soir j'envoyai Vincent vers le sacristain, cent louis d'or l'eurent bientôt gagné ; il promit de m'attendre à minuit dans la chapelle avec des bûches et des moyeux, avec une pince de fer. Il s'agissait de fouiller la terre et de lui arracher son secret.

« A l'heure convenue, je pris mes armes afin d'être prêt à tout événement, je me fis suivre de Vincent qui tremblait de tous ses membres. Une lanterne sourde guidait nos pas ; nous arrivâmes avec précaution jusqu'à la porte de la chapelle ; il me sembla voir une figure vaporeuse cheminer devant moi ; là je trouvai le sacristain avec son fils, jeune gars résolu, et qui avait fait la guerre ; il se moqua de la mine consternée de mon valet ; nous pénétrâmes dans le lieu saint que remplissaient d'épaisses ténèbres ; on alluma la maîtresse-lampe, sa lueur nous éclairait à peine ; on chercha la pierre suspecte, je la désignai de nouveau ; le sacristain et son fils la soulevèrent lentement, elle céda à leurs efforts, et lorsqu'on l'eut recouchée sur le pavé, nous entendîmes un soupir si profond, si aigu, que l'ex-soldat cessa de rire, que son père se sauva et que Vincent se laissa choir à genoux ; quant à moi, par un mouvement involontaire, je portai la main à la garde de mon épée ; on s'arrêta dans la besogne entamée, on écouta... Aucun autre bruit ne se fit entendre.

« Rassurés par cette continuité de silence, le père et le fils saisissant les moyeux commencèrent à creuser ; ils travaillèrent long-temps, rien ne se montrait encore. Soudain le fer d'une bêche heurta contre un corps dur qui résonna..... Une bière, dites-nous à voix basse ! Je me rapprochai de la fosse, et Vincent jeta un long regard autour de nous ; un travail rapide découvrit une caisse en plomb ; je la montrai à Vincent ; mais lui apportait son attention à une ruine extérieure, qui ne m'occupait point en ce moment ; la grande porte de la chapelle fut ouverte du dehors, plusieurs domestiques portant des flambeaux et d'autres armes se précipitèrent dans la nef, et après eux parut le baron de Saint-Etienne.

« Je demeurai confondu.

— Monsieur, me dit-il, est-ce ainsi que vous respectez l'hospitalité qu'on vous accorde ?

— J'aime votre fille, répondis-je en hésitant et tout honteux d'être surpris.

— Veuillez, répliqua-t-il, retourner dans votre chambre, demain nous nous expliquerons.

« La résistance était impossible, je me soumis. Le lendemain, au point du jour, on me remit une lettre du baron de Saint-Etienne, il me priait de quitter le château. C'était une insulte à laquelle il fallait une vengeance ; j'appelai en duel le fils aîné de la maison ; j'eus le malheur de le jeter sans vie sur le champ de bataille. Un mois après mademoiselle de Saint-Etienne était ensevelie dans cette chapelle fatale et mystérieuse, et moi j'avais quitté le Languedoc pour toujours. »

Mademoiselle QUINAULT.

F A B L E .

La Chèvre et le Cheval.

Il y a de mauvais écrivains qui se flattent aisément de se faire une réputation après leur mort, lorsqu'ils n'ont pu la mériter de leur vivant.

Une Chèvre fort attentive écoutait avec la plus grande satisfaction la douce harmonie d'un violon parfaitement d'accord ; elle en sautait d'aise. Elle adressa même ces paroles à un certain Cheval, qui livré à semblable jouissance, semblait presque oublier sa nourriture. N'entendez-vous point l'harmonie de ces cordes ? Sachez donc que ce sont les boyaux d'une Chèvre qui fut un temps ma camarade. J'espère, (oh bonheur suprême !) que quelques jours mes boyaux sonores produiront une harmonie aussi douce. Notre bon Rosinante se retourna et lui dit : ces cordes ne raisonnent vraiment si bien que parcequ'on les touche avec des crins que je me suis laissé arracher de la queue. Il m'en a coûté des souffrances, j'ai eu mes craintes ; mais enfin j'ai le plaisir de voir l'éclat glorieux que l'instrument de musique doit à mon secours. Toi, qui t'attend à une pareille satisfaction, quand en jouiras-tu ? après ta mort. Tel est à la lettre certain mauvais écrivain qui, n'ayant pu voir ses œuvres applaudies de son vivant, en appelle au jugement de la postérité et se console.

— 0000 —

A N E C D O T E S .

Le maréchal de Saxe voulant un jour faire voir à quelques jeunes seigneurs sa force extraordinaire, entra chez un forgeron, sous le prétexte de faire ferrer son cheval ; et comme il vit plusieurs fers qui étaient tout préparés : « N'en a-tu pas de meilleurs que ceux-ci, mon ami ? dit-il à l'ouvrier. » Et comme celui-ci lui représentait qu'ils étaient excellents, le maréchal en prit cinq ou six qu'il rompit successivement. Le forgeron admire et ne dit mot. Enfin le maréchal de Saxe feignit d'en trouver un plus solide, qui fut mis au pied de son cheval. L'opération faite, il jette une pièce de six francs sur l'enclume. « Pardon, monsieur, lui dit le forgeron ; mais je vous ai donné un bon fer, il faut me donner une bonne pièce de six francs. » Et en disant cela, il rompt la pièce en deux et en fait ainsi de cinq ou six que le maréchal lui présente. « Parbleu, tu as raison, lui dit le maréchal, je n'ai que de mauvaises pièces d'argent ; mais en voici une d'or qui, j'espère, sera bonne. » Les jeunes seigneurs rirent beaucoup de l'aventure et le maréchal convint lui-même qu'il avait rencontré son maître.

— Une femme avait fait une neuvaine à St. Ignace, pour obtenir par l'intercession de ce saint la conversion de son mari. Huit jours après son mari mourut. « Que ce saint est bon, s'écria-t-elle, il accorde plus qu'on ne lui demande. »

— *Mari prudent.*— Dans un village de Poitou une femme tomba en lithargie. Ceux qui étaient autour d'elle la crurent morte. Ils l'enveloppèrent seulement d'un linge, selon la coutume des pauvres gens du pays, et la firent porter en terre. Mais en chemin ceux qui la portaient ayant passé près d'un buisson, les épines la piquèrent et elle revint de sa lithargie. Quatorze ans après elle mourut, au moins le crut-on ainsi. Comme on la portait en

terre et que l'on approchait d'un buisson, le mari se mit à crier deux ou trois fois, gare aux épines !

— Un article du code ecclésiastique d'Islande donne aux évêques et même aux membres inférieurs du clergé le droit d'empêcher le mariage de toute femme qui ne sait pas lire. Cette prohibition est exorbitante ; mais on ne saurait méconnaître qu'elle est éminemment propre à assurer l'instruction des générations naissantes : elle est encore aujourd'hui en vigueur. Dans beaucoup de paroisses, une petite bibliothèque appartenant à l'église est mise en circulation parmi les habitans. Le curé lui-même excite le désir de lire et s'efforce à rendre les lectures utiles.

— Un borgne rencontrant le matin un bossu lui dit pour le railler sur sa bosse : mon ami, tu as chargé de bon matin. Tu penses, lui répartit le bossu, qu'il est bien matin, par ce que le jour n'entre chez toi que par une fenêtre.

— Deux paysans furent députés pour aller dans une grande ville, choisir un peintre qui entreprit le tableau du maître-autel de leur église. Le sujet était le martyr de St. Sébastien. Le peintre demanda si l'intention des habitans était de le représenter vivant ou mort. Cette question les embarrassa, et comme ils ne pouvaient la résoudre, ils étaient obligés de s'en retourner sans rien conclure. L'un d'eux, prenant son parti, dit à ce peintre : le plus sûr est de le représenter en vie ; si on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer.

— Un bourgeois était d'une coterie où l'on donna un repas sans l'inviter : piqué de ce mépris, je m'en vengerai, dit-il ; je veux donner un grand repas où je serai tout seul.

— Agir dans la passion, c'est mettre à la voile pendant l'orage.

— Les chevaux qui piaffent le plus sont en général ceux qui avancent le moins ; il en est de même des hommes et l'on ne doit pas confondre cette perpétuelle agitation, qui s'épuise en vains efforts, avec l'activité qui va droit à son but.

—00000—

ABUS, USAGE, DROIT.

Quel est donc ce petit enfant ignoble et laid qui a honte de se montrer, mais de qui les mains déjà crochues saisissent furtivement tout ce qu'exige son appétit vorace ? ce petit monstre s'appelle l'abus. Mais donnez-nous patience, laissez-le grandir : sa physionomie deviendra moins choquante, il acquerra plus d'assurance et ne se cachera plus pour prendre ce qu'il dérobe aujourd'hui : alors il s'appellera l'usage. Jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis toutes ses forces et pris une mine imposante et frère sous le nom de *Droit*, il exigera le respect et saura se faire obéir.

—00000—

L'ÂGE PROPRE AU MARIAGE.

A quel âge doit-on à l'hymen s'engager ?
Sur ce point, c'est Thalès qui va vous diriger.
Êtes-vous jeune ? il faut, dit-il, attendre :
Êtes-vous vieux ? il n'y faut plus prétendre.

LIBERTÉ.

La liberté consiste à n'obéir qu'aux lois. Il en est de la liberté, a dit un sage, comme de l'innocence et de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même et dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. — Je connais les délices de ton pays, disait Brasidas à un satrape, qui comparait la ville de Sparte à celle de Persépolis ; mais tu ne peux connaître les plaisirs du mien. — Un lacédémonien interrogé sur ce qu'il savait : *Être libre*, dit-il.

—00000—

CIVILISATION.

L'auteur d'un voyage moderne, en racontant les particularités de son naufrage, termine ainsi sa narration : "Après avoir marché pendant onze heures sans rencontrer les traces d'un seul mortel, j'aperçus à ma grande satisfaction un homme *pendu* à une potence ; mon plaisir, à cette vue consolatrice, fut inexprimable : *grâces au ciel ! m'écriai-je, je suis dans un pays civilisé.*"

—00000—

BONS MOTS.

Un boiteux voyant venir à lui un bossu, lui dit par forme de gausserie : "Eh bien ! n'as-tu rien de nouveau dans ta valise ?" *C'est toi*, répartit le bossu, *qui dois savoir les nouvelles, puisque tu vas toujours de côté et d'autre.*

— Un pauvre citait en sa faveur ces paroles de Malachie : *n'avons nous pas tous un seul Dieu pour père ?* et demandait l'aumône à l'empereur Maximilien, le traitant de frère. L'empereur, peu offensé de cette hardiesse, lui fit donner quelque chose. Mais le pauvre, mécontent, lui dit que c'était bien peu pour un empereur. "Allez, lui répondit Maximilien, si chacun de vos frères vous en donne autant, vous serez bientôt plus riche que moi."

— Hill disait d'un ministre fort obscur dans ses sermons et qui avait été obligé de se cacher à raison de ses dettes : "Il est *invisible* six jours de la semaine et *incompréhensible* le septième."

— Un jour que le Dante était accoudé sur l'autel d'une église de Florence, un fâcheux vint l'interrompre. "Quel est, lui dit le Dante, la plus grosse de toutes les bêtes ? C'est l'éléphant, dit l'importun. Hé bien, éléphant, retirez-vous, et ne troublez pas des méditations plus importantes que ce que vous avez à me dire."

— Louis XV passant devant les grenadiers à cheval, dit au lord Stanley qui était à portée : "Milord, vous voyez là les plus braves gens de mon royaume ; il n'y en a pas un qui ne soit couvert de blessures. Le lord répondit : "Sire, que doit-on penser de ceux qui les ont blessés ? Ils sont morts, répartit un vieux brave."

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ TOUS LES MOIS

A ST. CHARLES, RIVIÈRE CHAMBLY,

PAR J. P. BOUCHER-BELLEVILLE.